



Monique Paillet

Des saisons
et
des mots

Monique Paillet

Des saisons et des mots

© Monique Paillet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4640-5

Couverture : Raphaël Daujat

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci

À René Frégny, mon frère de mots, qui a, par la confiance donnée, permis à ces carnets d'être mis au grand jour. Merci d'avoir cru en moi,

À Catherine, mon amie, toujours présente, qui, elle aussi m'a donné l'envol et de précieux conseils,

À mes enfants qui sont la lumière de ma vie et que j'ai peut-être un peu oubliés jadis pour écrire,

À mes merveilleux petits-enfants qui m'ont vivement encouragée à aller au bout de ma démarche et qui ont inspiré bien des pages,

À tous ceux qui se reconnaîtront pour m'avoir soutenue et qui, pour certains, ont donné quelques couleurs à mon ciel intérieur,

À mon jardin sans lequel je ne serais pas ce que je suis.

« L'écriture c'est le cœur qui éclate en silence et puis plus rien, presque rien : des lettres qui font des mots, des mots qui s'avancent et se soudent dans des phrases, des phrases qui s'enfoncent et se perdent dans le matin d'hiver. »
(Christian Bobin)

« Ecrire c'est souffler sur tout ce qui est vivant, c'est embraser le moindre signe de vie, entendre, dans le silence, la voix secrète des choses. Inventer un visage à tout ce qu'on ne voit pas. » (René Frégni)

*

Fin juin 2007. Les parfums des fleurs avivés par la chaleur « tournent dans l'air du soir » doux et alangui : l'hélichrysum mêle son parfum de curry à la suavité de celui du chèvrefeuille et de l'asclépias. Les oiseaux se disputent la meilleure place pour la nuit tandis que le jet d'eau ponctue le silence de sa note cristalline. Harmonie du soir... Plénitude d'une vie qui se défait dans une douce lenteur pour se reconstruire chaque jour. Savoir en capturer le filigrane !

Voilà, la boucle est bouclée car depuis un an nous sommes revenus chez moi, là d'où je n'aurais jamais dû partir vu que quelque chose de moi est inscrit partout ici et m'y retient comme par d'indéfinissables liens. J'en parlerai plus tard.

J'entreprends alors ces pages, j'organise enfin ce qui a toujours été transcrit en désordre çà et là dans des carnets. Le temps est venu de mettre de l'ordre dans mes affaires. Ce sont là des fragments de vie, des émotions venues des êtres et des choses, de tout ce qui peut constituer une journée.

Ecrire pourquoi ?

Consigner chaque émotion, chaque silence, chaque esquisse de rêve, chaque bruissement du vent dans les branches, chaque moment de vie petitement ou grandement vécu, recréer la vie perdue, pas forcément en gommant les choses de leurs aspérités ou de leur violence mais en les gardant telles qu'elles furent parce que si elles sollicitent la mémoire c'est qu'il y a quelque chose en elles à sauver de l'oubli.

Voilà, c'est fini ! J'ai donné ce matin mon dernier cours et je suis ce qu'on appelle officiellement de cette sordide expression « radiée des cadres ». Je suis « à la retraite » ! Mes élèves de quatrième 5 bien aimés m'ont fait une merveilleuse surprise, savamment organisée. À peine entrions-nous en classe qu'arriva sur mon bureau un livre constitué de pages bien écrites et sans trop de fautes, pleines de remerciements, d'affection, accompagné de serments de fidélité et de cadeaux ! Le scénario s'était affiné au cours précédent de mathématiques, me dit-on. Et moi, je leur avais préparé un message d'adieu. Un tonnerre d'applaudissements salua la conclusion et çà et là, des larmes jaillirent.

On épancha les sanglots sur mon épaule. Il fallut consoler. Personne ne voulut quitter la classe quand la sonnerie tant attendue toute l'année retentit : la dernière sonnerie... Ils restaient là autour de moi, figés dans leur enfance et leur adolescence confuse, maladroits et malheureux, quand l'un d'eux me demanda d'une toute petite voix s'il pouvait m'embrasser. Alors, chacun à son tour le fit avec gentillesse, en m'adressant un mot et des promesses de sérieux pour l'avenir.

Oui, je leur avais parlé comme à des adultes et avec mon cœur. Je leur avais dit avec force que penser par soi-même est source de joie. C'est la densité des propos qui les a émus. En bloc, je pris soudain conscience que je n'avais rien raté, que même si j'étais sûrement sortie bien des fois découragée de mes classes j'avais quand même semé et la graine avait produit son fruit, un fruit qui, à son tour, allait en donner d'autres. Il ne faut pas hésiter à parler en adultes à ces jeunes, ils en ont besoin car ils se sentent reconnus, ils sentent qu'on les élève en faisant parler leur sensibilité, en leur livrant des choses qu'ils n'ont pas l'habitude d'entendre. Je les ai toujours considérés plus grands qu'ils n'étaient et

je leur en ai toujours demandé bien plus qu'il ne fallait.

Mes mots ont cheminé car l'une de ces jeunes filles devenue maman m'écrit toujours, elle me confie sa vie, ses soucis d'enseignante elle-aussi, se rappelle tout de moi ! Beaucoup d'autres aussi restent en contact et en tant qu'élue de mon village il arrive que certaines d'entre elles me demandent de les marier. Délicate reconnaissance. Gratitude bien émouvante.

Mais, hélas, peu de jours après mon départ, une élève qui avait intensément vécu ses quinze années n'en a pas vu davantage puisqu'elle a succombé à une rupture d'anévrisme... Elle était pourtant pleine de projets, pleine d'espairs. Je pense souvent à elle. Ne jamais perdre de temps ! Ce que je me dis sans cesse.

Jamais plus je n'enseignerai devant toute une classe et pourtant j'ai tant de choses à dire, de plus en plus peut-être et je veux contrer le poète quand il dit « *qu'apprendre à vivre, il est déjà trop tard* ». Oui, j'ai appris à vivre et j'ai encore sûrement à beaucoup apprendre. Il n'est jamais trop tard pour livrer son message. Ainsi, quand nous étudions l'autobiographie en troisième, j'aimais faire retentir l'écho d'un bel extrait du *Piano noir* où Barbara en justifiait l'écriture par le désir de continuer le dialogue interrompu par la maladie. C'est pour ma part un peu cela. Le dialogue est interrompu par la retraite mais il le fut souvent par « la chose administrative » où le menu de régime que nous concoctaient nos ministres consistait à voir peu à peu fondre au soleil comme une misérable peau de chagrin nos heures hebdomadaires de français.

Qu'on ne s'étonne plus si le monde va si mal. On ne sait plus parler, on ne sait plus écrire ses émotions, ses réflexions (heureux si on en a !) et pourtant, les mots, quand on les dit, quand on les aligne sur le papier, ils font tant de bien !

On ne sait pas dire les choses de la vie aux enfants, on ne sait pas leur apprendre à vivre en leur apprenant à « être ». Dans ce monde où l'agir fait figure d'être, on a tout faux. Il faudrait déjà que l'enseignant ait conscience de cela et ne se limite pas à dispenser un savoir sans y glisser ce qu'il sait de la vie

pour aider l'autre à grandir au nom des véritables valeurs humaines et les rappeler serait déjà primordial. Il faut bien sûr avoir cheminé un bout de temps pour arriver à cela. Oser être soi, oser être le même hors de la classe et dans la classe. Mais au nom d'une prétendue neutralité on forme des enseignants « aseptisés » qui n'osent se livrer. Et pourtant le cours de français offre bien des moyens faciles à utiliser, des prétextes tout tracés. On veut faire des artistes avant l'apprentissage des gammes, on veut faire des adultes sans avoir appris à réfléchir, on veut qu'ils marchent seuls sans les avoir guidés et sans leur avoir appris que la liberté ne se conquiert pas par la violence mais par des mots, par la soumission aux règles clairement expliquées.

J'avais, pour ma part, ma petite bible profane où quels que fussent les siècles je faisais passer des leçons de vie : l'effet destructeur de toutes les passions poussées à l'extrême avec Racine, la grandeur morale avec Corneille, la puissance du rêve avec *Le Grand Meaulnes*, la découverte des richesses insoupçonnées de l'être avec *Le Cercle des Poètes disparus*, la force de la liberté à privilégier avec Emilie Carles... et tant d'autres ! Démodé tout cela !

Aujourd'hui que je n'ai plus à craindre d'éventuelles attaques de prosélytisme, je livre mon credo en la vie, en l'être, en sa grandeur que de partout on cherche à étouffer. Un petit mètre soixante (et un peu moins encore par l'effet de l'érosion du temps !) Mais des ailes de géant qui m'ont toujours propulsée « loin du monde et du bruit » : c'est moi.

Rien ne me prédisposait à écrire et pourtant je l'ai fait de bonne heure. Quoique timide et introvertie, bredouillant et rougissant quand il s'agissait de parler (on dialoguait peu dans mon enfance), j'éprouvai très tôt le besoin de confier au papier mes états d'âme, mes réflexions, mes rêveries et bientôt les mots prirent en moi une place prépondérante. Nous cohabitons de plus en plus amicalement ; j'aimais les dire à voix haute, en ressentir toute la musique, toute la mélodie et ils vivaient. C'est ainsi que peu à peu j'acquis, ce qu'on appelle « un style ». Point de souffrance ou de bonheur, de sensation forte, de simple impression ou d'émotion poétique, point d'anecdote qui ne se traduisît par des mots. Cette fringale d'écriture m'a toujours obsédée ; elle me fait du bien, elle m'aide à échapper à l'inutilité de bien des tâches, au manque de dialogue, aux déceptions de la vie et elle me permet de tenir tête au temps. J'ai des carnets

partout autour de moi et leur présence me sécurise car ainsi je ne perdrai rien de ce qui mérite d'être retenu. Tout est prétexte à mots, ils sont partout et viennent à moi.

Ecrire c'est fixer l'instant qui, sans avoir pris forme, serait déjà du passé voué à l'oubli. Chaque instant doit laisser son empreinte profonde ou délicate par la seule conscience d'avoir vécu chacun de ces fragments précieux. Ce temps qui passe m'obsède, l'approche constante du dernier jour me terrifie !

Ecrire rejoint ma soif d'absolu, c'est m'interroger sur les mystères du monde et essayer de les rendre plus lisibles au moins en les évoquant car qui voit tout ce que je vois, qui sent tout ce que je sens et pressens dans ce monde qui va trop vite et qui ne sait plus s'arrêter sur les choses simples ? À peine ouvre-t-on les yeux le matin que le soir est déjà là et que l'on essaie d'établir (au moins pour certains) le bilan de la journée.

Ecrire c'est jeter mes rêves, mes désespoirs, mes espoirs, l'ombre et les trouées de soleil de mes jours, sans honte de me contredire parce qu'on n'est jamais tout à fait le même. Heureusement car la fréquentation de soi ennuerait !

Ecrire pour moi, c'est oser offrir ma vue du monde acquise au fil des ans, des expériences, c'est-à-dire après avoir glané çà et là les bases de ma conception de la vie. On a brassé le tout et l'essence même de ce en quoi l'on croit est venue en surface. Peut-être qu'alors, se dit-on, cette révélation pourrait aider d'autres personnes dans la même quête ou tout simplement révéler l'existence d'un chemin, voire apprendre à lire en soi. Il y a tant de valeurs à affirmer devant cette société qui va mal.

Ecrire c'est chanter la nature telle que je la vois dans sa renaissance quotidienne, c'est traduire sa beauté.

Ecrire est aussi faire un devoir de mémoire envers ceux qui m'ont précédée et

envers mes années d'enfance qui m'ont faite telle que je suis aujourd'hui. C'est donner ainsi un visage à mon « éternité » à dimension humaine. Soyons modestes !

Ecrire c'est aussi parler de tout et de rien, du jardin exubérant de vie ou terrifiant quand l'ombre des frondaisons se fait oppressante, c'est apprivoiser un reflet ou suivre la lente dégradation de la lumière un soir d'hiver, c'est évoquer une rencontre imprévue, c'est capturer un mot d'enfant, un geste de tendresse, une conversation, l'étonnant écho du grand vent d'hiver dans la cheminée ou les reflets vacillants de la bougie... C'est s'accaparer le monde...

Et par-dessus tout, sensible à la beauté des mots, des sonorités, je crois que l'écriture supplée la musique que ne n'ai malheureusement jamais apprise.

Puissance des mots, capables de défier et de vaincre le temps, de tenir tête à l'oubli donc à la mort. Ainsi des carnets se sont entassés, disais-je plus haut, et je les rouvre parfois, faisant surgir tous ces précieux moments que le temps, cet ennemi redoutable ne dévorera pas ! Ils sont à moi ! Ils sont moi !

Bien des décennies de vie ! C'est long et très court quand on découvre que pendant longtemps on n'a pas vraiment eu conscience de vivre, de vivre en fait chaque heure comme elle le mérite en ne gaspillant rien de ce qu'elle apporte. « *Le vent se lève, il faut tenter de vivre* », écrivait Paul Valéry. Je m'y mets avec énergie ! Il est temps ! Mais ce n'est pas facile de trouver la bonne route car des voies s'entremêlent et des forces antagonistes vous tiraillent çà et là. On croit avoir trouvé le bonheur et soudain il vous éclate à la figure sans que vous vous y fussiez préparé ! Tentons simplement sa quête sans la moindre certitude.

Mais vivre pour moi c'est puiser quotidiennement ma force dans mes racines et elles sont liées à un coin de terre où j'ai commencé ma vie et où je la finirai. Je m'explique. Un coin de terre bien à soi offre incontestablement plus de bonheur qu'une foule humaine faite de contradictions, d'orgueil et d'instabilité, habile à manier les vents contraires ! Je n'ai cessé d'en faire l'expérience et